

# De Bienne à Genève à travers le Pays de Vaud : récit d'une excursion faite en 1747

Autor(en): **Cart, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **10 (1902)**

Heft 9

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-11611>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

volonté des habitants qui, sans retomber dans les inconvénients de leur ancien régime, soit assez fort pour profiter des moyens que la Suisse possède et faire respecter sa neutralité. » <sup>1</sup>

C'était bien là, dans ses grandes lignes, la thèse que Frédéric-César de la Harpe avait plaidée avec tant de chaleur et de persévérance et il semble que l'on doive retrouver son nom au bas des instructions données à Novosiltzow, à côté de ceux d'Alexandre et du prince Adam Czartoryski.

Eug. MOTTAZ.

---

## DE BIENNE A GENÈVE

### A TRAVERS LE PAYS DE VAUD

*Récit d'une excursion faite en 1747.*

Le lundi 22 mai de cette année-là, deux jeunes gens, deux amis dont les âges réunis n'auraient pas atteint quarante printemps, partaient d'un village situé non loin de Bienne et entreprenaient un petit voyage dans les contrées connues alors sous le nom de Pays de Vaud et à Genève. C'est au journal écrit par l'un de ces jeunes gens que nous empruntons des détails dont l'intérêt principal gît dans la comparaison entre le présent et le passé, et dans la constatation de ce qui est demeuré sans aucun changement.

\* \* \*

De Morat, leur première étape, les deux amis gagnent Payerne, non pas toutefois sans avoir contemplé avec quelque attendrissement, à « un coup de fusil de Morat, la maisonnette des Bourguignons où se trouve encore un nombre

<sup>1</sup> *Mémoires du prince Adam Czartoryski*, II. 30.

prodigieux d'os quoiqu'on dise que le tas se soit déjà bien affaissé ; apparemment que la loge en était entièrement pleine ».

L'ossuaire de Morat a été, on le sait, détruit en 1798 par les Français et remplacé dès lors par l'obélisque bien connu de tout voyageur dans ces contrées. Les deux amis remontent à cheval, — car c'est ainsi qu'ils voyagent, — et ils arrivent bientôt à Avenches dont ils contournent les murs, vu que la porte est en réparation, et les « restes avec quelques tours qui formaient l'enceinte de l'antique cité ». Vingt-huit ans plus tard, l'auteur du journal de voyage se retrouvera à Avenches, et, cette fois, il pourra satisfaire une curiosité bien légitime en visitant tout ce qu'il est possible de voir, même Donatyre « petit village à un bon quart de lieu d'Avenches, et situé dans l'enceinte d'Aventicum, comme le prouvent les fondements de murs romains ».

Au château baillival, on remarque :

Des colonnes et des pierres antiques. La mosaïque a été trouvée à un coup de fusil de la ville d'aujourd'hui il y a une vingtaine d'années, et pour sa conservation LL. EE. de Berne ont fait faire un bâtiment dont la clef est, par leur ordre, au château, à la disposition des étrangers.

C'est la cuisinière du château qui fait l'office de cicerone. Après une longue et minutieuse description de la mosaïque, le narrateur ajoute :

C'est dommage que l'on n'ait pas plus de soin de ce pavé. Il est bien fermé à l'ordinaire par ordre de LL. EE., mais peut-être, contre leur intention et à leur insu, le bailli ouvre le bâtiment aux paysans qui y suspendent au plancher le tabac de leurs crûs. Avec leurs gros souliers et leurs échelles, ils risquent toujours de disloquer quelque chose de la mosaïque.

Comme de juste, l'auteur entre dans quelques détails sur l'amphithéâtre, « avec l'arène au milieu plus basse que le reste, et l'entrée pour y amener les bêtes féroces ou les gladiateurs ».

La grande corniche était appelée alors « la belle pierre ». Le « fameux cigognier » et « la vieille tour attenant à l'ancien mur d'Aventicum et qui coupe le grand chemin », ne sont pas oubliés. Le tout est suivi d'une conclusion bien propre à flatter le sens patriotique des bons bourgeois d'Avenches :

Voyant la belle et riante situation d'Avenches, et, par conséquent, de l'ancienne Aventicum, et la comparant avec celle de Berne et de Fribourg, j'eus lieu de juger combien les anciens savaient mieux trouver et choisir les emplacements de leurs villes que les fondateurs du moyen âge.

La chapelle des Bourguignons, entre Faoug et Morat, méritait bien une seconde visite :

On voit à travers les treillis ou grilles de bois les os dont il y a une prodigieuse quantité. Cette chapelle a été restaurée en 1755 par ordre des souverains de Berne et Fribourg. A la face septentrionale se voient les deux inscriptions latine et allemande de 1564. Du côté d'Avenches, se présente la nouvelle inscription en latin qui apprend que la chapelle a été restaurée par ordre de LL. EE. de Berne et Fribourg, et, au-dessous, se lisent les six beaux vers allemands du fameux Haller : Arrête-toi Helvétien, etc.

\* \* \*

La ville de Payerne n'a pas le don de plaire à nos jeunes voyageurs. Ils ne la trouvent pas belle quoique le pays, depuis Morat, leur eût paru charmant. D'une traite, ils vont de Payerne à Moudon où ils dînent à la Croix-Blanche :

Ce n'est déjà plus le même pays que le précédent, au moins pour la vue ; c'est une vallée dont les montagnes qui la forment ne sont pas hautes, ce ne sont proprement que de grandes collines.

Si Payerne n'a pas plu aux voyageurs, en revanche ils trouvent que Moudon est une « belle ville, grande comme Morat ». Toutefois si la contrée entre Payerne et Moudon n'a pas répondu à l'idée qu'ils s'étaient faite du Pays de Vaud, c'est bien pis encore quand ils aperçoivent entre

Moudon et Montpreveyres la côte qu'ils mettront quatre heures à gravir, et la descente sur Lausanne qui, sans être aussi longue, est encore plus rude. A six heures du soir, ce jour-là, les voyageurs franchissaient le seuil du Lion-d'Or, à la rue de Bourg. Ils ne devaient pas y rester longtemps, car, le même soir déjà, l'auteur du récit va souper et loger chez le professeur Salchli, pour lequel il a une lettre de recommandation, tandis que son ami trouve à se caser dans le voisinage. Dès le lendemain, les deux voyageurs assistent aux « promotions des écoliers ». C'est M. Vicat, professeur de droit, recteur de l'Académie et bibliothécaire, qui prononce le discours. <sup>1</sup>

C'était dans la grande Eglise, mais dans un lieu destiné pour cette solennité et où il y a une petite chaire pour celui qui fait le discours dans cette occasion. Il y eut une musique selon l'ordinaire.

Le surlendemain, accompagnés de quelques jeunes gens de Lausanne, entre autres d'un fils du professeur Salchli et du fils du bailli Muttach, les voyageurs descendent à Morges, « très jolie ville, grande comme Moudon ou davantage, admirablement bien située et où il y a beaucoup de beau monde. Nous fûmes sur la promenade qui est hors de ville du côté de Genève ».

En revenant à Lausanne, ils passent à St-Sulpice qui était autrefois un couvent, mais qui, pour lors, était transformé en recette de la ville de Lausanne. L'église, encore tout entière, servait de grange.

\* \* \*

A Lausanne, nos jeunes voyageurs sont immédiatement introduits dans la société, et leur journal renferme des détails assez piquants sur les cercles qui existaient alors ou

<sup>1</sup> Béat-Philippe Vicat, d'origine française, né à Aigle (1715-1770)

se formaient accidentellement au chef-lieu du Pays de Vaud. Il semblerait même qu'une de ces sociétés ait dû sa création à la présence des deux amis à Lausanne. Voici, du moins, ce que nous lisons dans le journal :

La semaine suivante une société se forma chez M. M. qui s'accrut peu à peu. Nous étions :

M. Treytorrens le cadet, fils du professeur ; d'Apples, fils du professeur, Salchli l'aîné, M. le justicier de Crousaz, petit-fils du professeur, Muttach, de Berne, Zimmermann, de Brugg, Chavannes, proposant, de Lausanne, etc., etc. On s'assemblait tous les mercredis et samedis chez l'un des membres, tour à tour. C'était l'après-midi et l'on goûtait et jouait. Quoique les grandes sociétés ne soient pas si nombreuses en été qu'en hiver, cependant il y en a toujours, excepté peut-être aux vendanges. J'ai été quelquefois dans une de la Cité. Elles se tenaient ordinairement les dimanches après trois heures. Il y avait environ une douzaine de demoiselles et autant de cavaliers. On y passait le temps à jouer.

Entre autres distractions que la ville de Lausanne offrait à cette époque, il y avait tous les samedis un concert « sous les auspices de LL. EE. » et sous la direction d'un Zuriçois nommé Leuthold, « habile musicien pour la théorie encore plus que pour la pratique ». Parmi les exécutants se trouvaient M. Chavannes, le père du proposant, « le plus excellent violon de Lausanne, qui jouait aussi de la flûte et chantait bien, M. d'Apples fils et aussi proposant, médiocre violon », etc.

\* \* \*

L'auteur du journal de voyage ne pouvait manquer de signaler les agréments et les curiosités que la ville de Lausanne offrait alors aux étrangers. En premier lieu les promenades publiques, la Terrasse de la cathédrale :

C'est sur cette promenade que se rassemble tous les soirs bien du monde, — comme à Berne, — mais ce ne sont en général que des gens de la Cité. Il faut savoir que Lausanne se divise en deux parties, quoique renfermées dans les mêmes murailles. L'une est la partie d'en haut, dite de la Cité, où sont le grand Temple, le

Collège, l'Académie, le Château, etc. Depuis la Terrasse il y a une magnifique vue sur le lac de Genève. L'autre partie, qui est celle d'en bas, est appelée le Bourg, où sont les églises de St-François et de St-Laurent, la grande rue de Bourg, etc., et c'est là que se trouvent les gens de qualité, tant de la ville que des étrangers, quoiqu'il y en ait aussi de ces derniers qui viennent se loger à la Cité.

A ce propos, l'auteur mentionne ici une dizaine de barons ou comtes étrangers, entre autres les comtes de Hassenstein, deux jeunes garçons qui, disait-on, tenaient de très près au roi de Suède, Gustave III, celui-là même qui s'engagea plus tard dans une guerre maritime avec Catherine II de Russie et fut assassiné en 1792.

La cathédrale de Lausanne paraît aux voyageurs aussi grande que celle de Berne, mais plus belle avec ses deux tours. Elle renferme des statues d'évêques couchés sur leurs tombeaux, et « depuis quelque temps » des orgues qui « n'approchent pas de celles de Berne ». Le château, quoique ancien, est beau. C'est là que demeure le bailli ; personnage qui fait grande figure et « c'est quelque chose de voir la noblesse l'appeler Monseigneur, titre dont il est décoré comme les autres baillis dans toutes les occasions ».

Notre jeune touriste mentionne encore l'église allemande « qui est une grande salle en forme d'auditoire dans le collège ». Enfin il n'a garde d'oublier la principale promenade de Lausanne, « surtout pour les gens de Bourg », savoir Montbenon, « hors de la porte de St-François, du côté de Genève ».

A cette époque déjà, Lausanne possédait un manège dont le directeur ou « l'écuyer » était un M. de Mézeri :

Bel homme, qui était comme le directeur des divertissements et des parties de plaisir de la noblesse, et dont le vrai nom était de Crousaz, le nom de Mézeri étant celui d'une terre.

Trente ans plus tard, soit en 1777, l'auteur du journal de voyage apprenait que :

M. de Mézeri avait cessé le manège et la pension qu'il tenait depuis passé trente ans, après avoir gagné à ce métier beaucoup de bien. Il vit à cette heure tranquille avec sa femme qui est une de Bercher ; leur maison est toujours vis-à-vis le Lion-d'Or à Lausanne, où ils demeuraient déjà en 1747. Madame était alors une des belles femmes de Lausanne ; leurs pensionnaires étaient du haut ton, des milords, des barons allemands, etc.

\* \* \*

L'auteur que nous citons, esprit curieux et observateur, nous apprend qu'à l'époque où il visitait Lausanne, il y avait dans cette ville :

Sept ministres, deux grands pasteurs, deux diacres et deux petits diacres, et le ministre allemand. Les six premiers prêchaient tour à tour dans les trois temples.

Il est regrettable que les noms de ces sept ecclésiastiques soient restés en blanc. Quant à l'Académie, elle était desservie également par sept professeurs — précisément comme celle de Berne — mais le nombre des étudiants était alors plus considérable à Lausanne qu'à Berne. Chose singulière et quelque peu étonnante, d'après notre auteur :

Dans l'un et l'autre lieu, ce n'étaient que des gens de basse condition pour la plupart qui se vouaient au ministère !

Le collège, où sont les auditoires et les classes, est assez beau, mais il ne s'y trouve point de pensionnaires entretenus — soit logés et nourris dans le bâtiment. A côté est une grande cour où est une allée d'arbres qui, le soir, sert de promenade à beaucoup de personnes.

Les noms de plusieurs des professeurs se sont rencontrés déjà ou se rencontreront sous la plume du jeune voyageur. Il les mentionne simplement sans indiquer la nature de leur enseignement. Le professeur Salchli, natif de Zofingue, occupait une chaire de théologie qu'il abandonna dans la suite pour se vouer au même enseignement à Berne où il mourut



en 1774. Il est le premier professeur de Lausanne qui ait ouvert un cours public d'histoire, — cours qui fut très fréquenté. L'auteur du journal de voyage a sur Salchli un mot malicieux : « C'est un garçon d'esprit, mais un peu petit maître, ou, au moins, damoiseau. »

Louis de Treytorrens était le futur professeur de philosophie. En 1759, LL. EE. établirent en sa faveur, à Lausanne, une chaire permanente de mathématiques et de physique expérimentale.

Jean-Pierre de Crousaz avait obtenu en 1699 la chaire de philosophie à laquelle il renonça en 1724, mais pour occuper plus tard une chaire de mathématiques. Ses leçons, et surtout son grand ouvrage : *Système de réflexions philosophiques* donnèrent à Lausanne une nouvelle direction aux études.

Le proposant Chavannes était sans doute le futur catéchiste de Vevey et le frère du professeur Alexandre-César, pasteur de l'Eglise française de Bâle, puis, en 1766, professeur de théologie à Lausanne, savant dont la modestie égalait l'érudition.

L'auteur du journal de voyage mentionne encore, parmi les professeurs, « le fameux prosélyte de Quiros », qui enseignait l'histoire ecclésiastique et qui mourut en 1758.

Telle était la société que les jeunes voyageurs partis des rives du lac de Biemme avaient trouvée sur les bords du Léman et qui contribua à leur rendre utile et agréable le séjour de Lausanne. C'est dans ce milieu intéressant que s'écoulèrent les cinq ou six premières semaines du voyage entrepris en 1747.

\* \* \*

Le jeudi 6 juillet, départ de Lausanne pour Bex, où les voyageurs se proposent de visiter les salines.

Lutry et Cully sont « deux petites villes approchant en grandeur de la Neuveville au lac de Biemme ».

A Vevai (*sic*), c'est aux Trois Couronnes que l'on descend :

C'est une belle ville, grande comme Bienne, et qui mérite qu'on s'y arrête. Là, nous vîmes la maison et le jardin de M. d'Herwart, fils d'un réfugié, résident d'Angleterre à Berne. Il porte le titre de baron et il est très riche <sup>1</sup>. Sa maison et surtout le jardin sont magnifiques et visités de tous ceux qui passent par Vevai. Le jardin est vaste et rempli de statues très belles. A côté sont la maison et le jardin de M. Couvreur (*sic*) — qui est un ancien bourgeois — qu'on trouve aussi très beaux, quoique le jardin ne soit pas si grand que celui de M. d'Herwart ; nous ne le vîmes pas. Nous vîmes aussi dans l'écurie de ce dernier deux chevaux espagnols de même taille, c'est-à-dire médiocre ; l'un brun et l'autre blanc. Il les avait achetés de l'armée de don Philippe, et un prince de Saxe, à ce que nous dit le palefrenier, les voulait acheter de M. d'Herwart qui les refusa parce qu'on n'en voulait pas donner 2000 écus blancs pour les deux, ce qui était le prix <sup>2</sup>.

Après avoir dîné à Vevey en grande compagnie, les voyageurs atteignent Villeneuve, en suivant toujours les bords du lac. A Villeneuve, « petite ville comme Nidau, précisément au bout du lac de Genève », ils rencontrent l'assesseur baillival Vicat, le frère du professeur de Lausanne, qui les accompagne à Aigle où ils logent à la Maison-de-Ville. Aigle est « un beau bourg entouré de vignes et de champs, mais en même temps de hautes montagnes du côté de l'Orient et du Midi ». Le lendemain, un guide les conduira aux Salines. Tout en se défendant de vouloir donner une description de ces dernières et des travaux qu'elles exigent, l'auteur du récit le fait cependant très longuement. Il constate que c'est depuis quatre-vingts ans environ que les Salines sont découvertes ; qu'à l'époque où il les visita, l'ingénieur prin-

<sup>1</sup> Jacques-Philippe d'Herwart avait acquis le fief de St-Légier ; de là son titre de baron. Il mourut à Vevey en 1764.

<sup>2</sup> La maison de M. d'Herwart a figuré, dans la suite des temps, en alignement à côté du château de l'Aile. Depuis 1817, elle servait de bâtiment de douane et le beau jardin était transformé en un lieu de dépôts divers.

cipal ou directeur est M. de Roverea « gentilhomme du pays qui demeure à Bé (*sic*) », et qu'aux Bévieux sont les « bâtiments des Epines où se purifie l'eau salée ».

De Bex, « grand village », les voyageurs gagnent Saint-Maurice :

Le Rhône sépare près de St-Maurice le canton de Berne et le pays du Valais. Il y a là un très beau pont d'une seule arcade qui a, en deçà, un petit corps de garde bernois, et, au delà, le château du gouverneur de St-Maurice, — ville qui est de la grandeur de Nidau, pour le moins.

Les voyageurs visitent le « fameux couvent des Augustins », dont les moines leur montrent leur église et leur bibliothèque. Malgré la tradition, ils ne rencontrent en Valais aucun goîtreux.

Le 9 juillet, le retour à Lausanne est rendu un peu pénible par une pluie abondante ; néanmoins les voyageurs observent en passant les carrières de marbre de St-Triphon. Yvorne était autrefois situé un peu plus haut, mais « il a été couvert d'un éboulement ». « C'est au château de Chillon que le bailli de Vevey demeurait autrefois. Le château est bâti sur une avance dans le lac. » Mais la pluie continue. Il faut s'arrêter à La Tour « petite ville comme Nidau, tout proche de Vevai. Ces deux villes sont jointes par une allée de Charmille ». Enfin voici Lausanne.

\* \* \*

Le 23 juillet, les deux amis se mettent en route pour Genève. Ils prennent « le coche où il n'y a de place que pour six personnes et qui part à midi de Lausanne ». Avec eux, se trouvent deux jeunes Anglais. Ils ne font que traverser Morges, mais ils s'arrêtent à Rolle, qui est « un beau bourg à cinq lieues de Lausanne et de Genève ». Le lendemain ils passent par Nyon et Coppet « deux petites villes, un peu plus grandes peut-être que Nidau ».

A Coppet, les deux Anglais, en vrais insulaires, veulent arriver à Genève en petit bateau, et cela pour éviter Versoix, alors terre française. Les Jurassiens cèdent à leurs sollicitations et ils abandonnent le coche. Malheureusement pour eux, ils n'ont pas le pied marin et ils ne tardent pas à se repentir. « Comme le lac était un peu agité, j'eus un mal de cœur jusqu'à Genève ». Son compagnon partage son infortune, tandis que les deux Anglais et les bateliers demeurent « francs » de tout malaise.

A Genève, nos voyageurs descendent d'abord aux Trois-Rois, où ils dînent, mais ils se hâtent de se rendre aux Rues-Basses auprès du digne pasteur Zwallen pour lequel ils ont une lettre de recommandation. Ils seront reçus à sa table « à raison de 12 écus blancs par mois », mais ils se logeront ailleurs pour 4 francs.

Genève est une belle ville, non seulement de la Suisse mais de l'Europe. Lausanne n'est rien en comparaison, quoi que ce soit une très belle ville, à la considérer avec les autres villes de la Suisse. Les fortifications sont presque toutes achevées, excepté du côté de St-Gervais où il n'y a que de simples fossés et murs. Je crois que l'on travaille à les achever, mais fort lentement. Le Rhône, qui sort du lac justement en entrant en ville, puisque le lac va jusque là, divise Genève en deux parties, le Grand Genève, du côté de la Savoie, et Saint-Gervais, du côté de la Suisse. Outre cela, il forme une île qui est jointe à tous deux par deux ponts. Cette île est remplie de bâtiments, comme le reste.

Il y a cinq temples à Genève : St-Pierre, cathédrale, St-Gervais, la Magdeleine, St-Germain <sup>1</sup> et le Temple Neuf <sup>2</sup>. Outre cela, il y a le temple de l'Hôpital, l'Auditoire où se tient le prêche allemand et italien et une chambre où s'assemblent les luthériens.

Genève abonde en belles promenades, comme Plainpalais, la Treille qui est une belle promenade et où une foule de monde de toute sorte se rassemble, principalement le soir, comme à Berne et à Lausanne. Mais ces dernières ne sont point à comparer, pour la magnificence, avec Genève. Il y a de magnifiques maisons de

<sup>1</sup> Cédé au culte catholique-romain en 1815.

<sup>2</sup> La Fusterie.

campagne autour de la ville et il y en a qui vont jusqu'à 100,000 francs. M. Zwallen m'a dit qu'il y avait à Genève autour de 23,000 personnes. J'ai vu l'Hôpital, la Discipline <sup>3</sup>, la Bibliothèque, l' Arsenal, la Maison-de-Ville, et qui méritent assurément d'être vus de tout étranger. Le Manège est comme celui de Lausanne, peut-être pas si large, mais j'y vis de plus beaux chevaux à ce que je crois. Il y avait une vingtaine de chevaux espagnols, deux napolitains et un allemand.

Il paraît qu'à cette époque Genève passait pour être sujette à la fièvre. Les Genevois se moquaient de ce bruit et assuraient que, moyennant une certaine sobriété, on pouvait avoir une certitude morale de n'avoir jamais la fièvre, et « véritablement, il y a apparence que le grand nombre de fruits et de liqueurs qu'on y trouve en abondance, plus que dans aucun autre endroit de la Suisse, et contre lesquels les étrangers ne sont pas toujours en garde, leur a pu souvent causer cette maladie ».

\* \* \*

Les huit jours fixés pour une visite à Genève sont écoulés et les deux amis prennent le coche qui doit les ramener à Lausanne. C'est le mardi 1<sup>er</sup> août, Parmi leurs compagnons de route se trouvent des hommes dont les noms sont encore bien connus :

Le baron de Reding, fils cadet du colonel Reding le vieux (*sic*), de Schwiz, au service d'Espagne. Il venait d'Italie où il est capitaine dans les gardes du roi de Naples, où il doit se retrouver dans une quinzaine de jours ; Reding, le jeune, qui est aussi colonel au service d'Espagne, est de la même famille de Schwiz ; le fils du landammann Hauser, de Glaris.

Les voyageurs, qui ont passé la nuit à Rolle, arrivent le lendemain à midi à Lausanne. Ils dînent au Lion-d'Or « en pleine auberge », et ils reviennent y coucher après avoir soupé chez le professeur Salchli, dont ils ont pris congé. Le lendemain, à 5 heures du matin, accompagnés du justicier

<sup>3</sup> La prison.

de Crousaz, petit-fils du professeur, ils partent à cheval afin de pouvoir « galoper ». Ils déjeunent à Echallens, qui est un « gros bourg » et ils arrivent pour dîner à Yverdon « jolie ville au bout du lac de Neuchâtel, pas tout à fait si grande que Bienne ». La maison des bains est « grande et belle, renfermant un grand nombre d'appartements pour y loger les étrangers qui y abondent ». A 6 heures, après une promenade en ville, M. de Crousaz quitte ses amis pour se rendre à Payerne, où il a un oncle, et les Jurassiens remontent à cheval. Grandson est une « ville de la grandeur de Morat ; pas si belle, mais située sur le bord du lac et la vue sur ce lac est magnifique ».

Grâce à leurs chevaux, les jeunes voyageurs ont bientôt franchi les limites du Pays de Vaud et atteint St-Aubin, dans le comté de Neuchâtel. Dès le lendemain, ils regagnent leurs pénates.

\* \* \*

Il y a cent cinquante-cinq ans qu'a eu lieu l'excursion dont nous venons de rappeler les divers incidents. Dès lors que de changements ! Que de transformations ! Assurément, la nature est restée la même, mais les villes, même de « gros bourgs », quel aspect différent la plupart ne présentent-ils pas ! Et les mœurs, les habitudes, les intérieurs de maisons, — sans parler de tant d'autres choses, — quels yeux nos jouvenceaux n'ouvriraient-ils pas en les contemplant ! Nous pouvons le conjecturer d'après nos propres étonnements à nous qui avons quelque peine à nous reconnaître dans les lieux mêmes où nous sommes nés et où s'est écoulée notre jeunesse !

J. CART.

